

Bilan du 2ème trimestre à Jamrushi Nagar

10 juillet 2013

Un boulot d'enfer

Heureusement depuis octobre 2012, Margaux, l'aînée de mes petites filles, 23 ans, est venue aider !

Elle nous aura été d'un grand secours au niveau informatique, mise à jour du site et des nouvelles plaquettes, organisation etc Elle aura surtout, en relation avec Vincent, le trésorier de UTAB, mis à plat la comptabilité de l'association GIFT, partenaire indienne de UTAB et relancé les démarches obligatoires pour obtenir le label FCRA nous facilitant les transferts d'argent de compte à compte ; tout cela est en bonne voie grâce aussi à l'investissement maintenant avéré de certain-e-s indienne-s bénévoles comme nous pour UTAB C'est une avancée extrêmement importante pour l'avenir de notre action auprès des filleules.

De mon côté, j'ai surtout été sur le terrain et c'est ce que je préfère de loin !

Toujours plus de demandes de parrainages, des départs de filleules et toujours des malades ; tuberculose et paludisme en hausse constante sur des personnes déjà très fragiles, anémiées ce qui, dans le bidonville, tourne vite à la catastrophe, jusqu'au décès. Pour preuve, la mort de Babita, la maman d'une filleule, Shradha 1 ; cet événement m'a beaucoup remué et voici, résumée cette pauvre vie !

Il y a environ 5 ans UTAB prit Shradha en parrainage : une petite fille de 6 ans dont le père était reparti au village à la naissance du 3^{ème} enfant Manguesh, un garçon. La maman souffrait déjà de tuberculose et se soignait mal ; elle travaillait avec beaucoup de courage pour ses 3 enfants sans pouvoir cependant les surveiller !! Yoguesh l'aîné, avait 4 ans, Shradha 3 ans et le dernier 6 mois quand le père, qui buvait, avait été chassé du domicile familial par la famille de Babita, la maman.

Depuis 2 ans, Babita souffrait de plus en plus de sa tuberculose mal soignée et le médecin tenta encore un traitement antibiotique mais il était trop tard, les dégâts pulmonaires étant énormes. Elle a quand même commencé son traitement mais l'a arrêté, comme souvent, assez vite.

Début 2012 elle fut hospitalisée, à la charge de UTAB, non pas dans un hôpital public gratuit trop loin du slum mais dans une clinique privée et plus

chère bien sûr, très proche du slum pour que, comme c'est l'usage en Inde pour les plus pauvres, sa fille puisse lui porter ses repas (fabriqués au DCC) et les maîtresses et moi ses médicaments ! Aucun membre de sa famille ne voulut s'en occuper ! Une autre maman du bidonville, vaguement cousine, venait l'aider presque tous les jours pour sa toilette et l'accompagner aux examens ; cette femme, Parvati, nourrissait aussi les trois enfants lorsque ceux-ci n'étaient pas pris en charge par notre DCC

Comme les hospitalisations se multipliaient et les frais augmentaient, nous avons pris la décision de la faire hospitaliser malgré l'éloignement dans un hôpital public et de payer Parvati pour aller tous les jours en train lui porter à manger et l'assister. On découvrit à cette occasion que Babita avait une sœur au slum mais que son mari, alcoolique et violent, lui interdisait d'aller aider Babita ... La responsable du DCC, Sharda, alla parler avec ce méchant beau-frère qui finit par accepter que sa femme aille un jour sur deux aider sa sœur !

Les 3 enfants n'y allaient pas et on autorisait les deux frères de Shradha à venir déjeuner au DCC et à emporter de la nourriture pour le soir. Quand elle revenait au slum Babita restait allongée, ne pouvant bien sûr plus du tout travailler ni veiller sur ses enfants : tout allait à la dérive et les enfants n'allaient plus à l'école. UTAB payait les médicaments, le transport pour aller aux consultations médicales et des rations alimentaires. Comme les enfants n'allaient plus à l'école, on commença à se poser la question du suivi de cette famille ... mais comment refuser de l'aide à cette maman en fin de vie ?

Babita avait aussi un frère qui ne pouvait pas se charger d'elle arrivant déjà difficilement à nourrir ses propres enfants. Tout le monde comptait sur nous et tout allait de pire en pire si cela fut encore possible !

Décembre 2012 arriva et les bulldozers rentrèrent en action rasant sans état d'âme la hutte de Babita et de ses 3 enfants ; ils vécurent donc sous des plastiques avec l'impossibilité de reconstruire quoique ce soit, la police veillant ! 11 familles étaient dans ce cas-là et du coup les mères et les enfants furent invités au DCC à venir prendre une douche, un repas et faire des lessives ; les hommes, pour la plupart alcooliques, vexés de ne pas être conviés, interdirent à leurs familles de venir ! Babita ne vint jamais, trop faible pour faire l'aller retour ; on dut exclure Yoguesh, l'aîné, qui tapait les petites filles sans arrêt et pouvait être très violent

Quand je revins en avril, Babita avait encore maigri et vomissait du sang ne mangeant plus que des bananes ; il fallait trouver une solution pour les

enfants Nous avons proposé à Babita d'inscrire ses 3 enfants dans un bon pensionnat à la campagne ; elle fut soulagée car, en plus, ils allaient partir avec d'autres enfants du slum, Anju par exemple.

La dernière hospitalisation eut lieu quelques jours après cette prise de décision. Babita mourut mi mai.

J'allai régler les derniers frais d'hospitalisation, payer l'ambulance qui la ramènerait au bidonville pour être exposée à la vue des habitants et de sa famille puis être transportée sur un brancard, le visage découvert, par 6 hommes qui traverseraient le quartier en tous sens avant de déposer le corps au lieu de crémation à 8 kilomètres du bidonville où son fils aîné allumerait le bûcher ...

Un matin donc à 8 heures, un grand rassemblement eut lieu devant une hutte. A 11 heures, le corps de Babita fut placé sous une tente, le visage découvert, serein, exposé à la vue de tous, enfants, bébés, chiens y compris. Je découvris que le mari de Babita et son oncle étaient là, venus de Ugdgir, un village du Maharastra mais que la famille de Babita les avait chassés du slum. La grand-mère de la famille me demanda le lendemain matin de l'argent pour la crémation (4000 rps) que je refusai de donner en disant que cette somme serait consacrée aux 3 enfants. La famille m'interdit de laisser partir Shradha et ses frères avec leur père et l'oncle disant que Shradha serait prostituée et les garçons envoyés mendier. Je leur expliquai vouloir quand même rencontrer le père pour avoir son autorisation officielle d'inscrire les 3 enfants au pensionnat ; la grand-mère, le grand-père et 2 frères ... commencèrent à se mettre en colère devant mon refus de donner de l'argent et m'invectivèrent en hurlant et me menaçant du poing. Quelle ne fut pas ma surprise de voir la centaine de personnes présentes autour du corps de Babita de prendre ma défense en se mettant entre eux et moi et en disant que « seule Didi Colette avait le droit de s'occuper des enfants puisque l'association s'était occupée de Babita et des enfant depuis 5 ans ... Je battis en retraite avec Shradha suspendue en pleurs à mon cou pendant que la grand-mère essayait de la détacher de moi et que le frère aîné tirait la grand-mère en arrière en hurlant !! Comme souvent lors 'incidents violents, des hommes m'encadrèrent pour me protéger et me raccompagner en bas de la colline du slum. Par mesure de rétorsion la famille mis le feu à la hutte de Babita et cassa le lit en bois en brûlant le matelas que nous venions d'acheter un mois avant. La tante s'occupa pendant 10 jours de ses 3 neveux et nièce qui dormaient dehors à côté de la hutte mais qu'elle nourrissait.

Avec beaucoup de mal, on réussit à contacter le père et son oncle repartis

illico au village, pour les faire revenir signer cette fameuse autorisation d'inscription au pensionnat. Entre temps, on avait plutôt opté pour un pensionnat proche du village où vivait le père. Le père, totalement irresponsable mentalement, ainsi que l'oncle, revinrent et signèrent.

On organisa le départ des 3 enfants et, bien sûr, on donna de l'argent pour vivre jusqu'à la rentrée scolaire prévue le 3 juillet et pour le voyage en train (2 euros par personne pour 12 heures de train). Valises à roulettes, stylos, cahiers et stylos, sous-vêtements, chaussures, T-shirts, jeans, imper, pulls : les trousseaux étaient prêts et, une dernière fois, on les emmena tous les trois à la plage et dans les parcs d'attractions ; j'espère que leur maman les aura vu rire et sourire dans les vagues et dans les manèges !

La tante qui hébergeait le père, son oncle et les enfants vint me réclamer de l'argent pour les repas !! et, après une dernière visite de Shradha au DCC pour dire « au revoir », la famille partit dans la nuit en train.

On était en relation avec le directeur des 2 pensionnats et tout allait donc bien se passer !

Si vous avez eu le courage de lire cette pauvre histoire, encore un effort et vous aurez le surprenant dénouement !!!

2 semaines passèrent et 2 jours avant mon retour en France, Sharda, la maîtresse du DCC, arriva un matin avec un air catastrophé ! Je lui demandai ce qui se passait : maladie ? accident ? vol ? absentéisme scolaire caché ? « Non, me dit-elle, je viens de voir Shradha et ses 2 frères. Ils se sont échappés, ont repris le train en laissant tout là-bas, sacs, valises, vêtements, tout ! Shradha dit qu'elle veut reprendre l'école ici !! »

Après avoir dépensé beaucoup d'argent pour la santé de cette pauvre maman, avoir tout organisé pour le bien-être de ses enfants comme nous lui avions promis, notre patience et notre générosité sont au bout du bout et cette fois-ci, c'est un « non » définitif !

Oui, il est parfois très difficile de vivre un tel échec : aider et voir les résultats anéantis par le manque d'éducation et de réflexion de ces pauvres gens qui ne voient que les roupies comme solution à tous leurs problèmes ...

Colette